



## Un samson hollywoodien

L'opéra de Monte-Carlo a coutume de ne pas lésiner sur les moyens pour célébrer la fête nationale monégasque et fidèle à son habitude Jean Louis Grinda utilise un dispositif spectaculaire et efficace pour illustrer les aventures bibliques des Philistins et des Hébreux. Un immense temple ancien balaféré par les cicatrices de l'histoire occupe tout le volume du plateau pour les premiers et troisièmes actes. Au second acte une tente se déploie avec une sensualité légère et frissonnante, elle abritera les amours coupables du couple Samson/Dalila.... Au dénouement,

Samson n'est pas enchaîné à la meule mais une roue pivote en fond de décor et l'effondrement du temple sur les Philistins procède d'une

astucieuse projection vidéo. Tout cela est fort bien traité et rappelle aux plus anciens d'entre nous les productions d'un certain Cecil B

de Mille qui fut naguère le maître du péplum hollywoodien. Pour rompre un peu le classicisme du propos, Jean Louis Grinda introduit deux nouveautés, il fait tout d'abord intervenir l'enfant sensé guider Samson après qu'il eut perdu la vue dès le lever de rideau, il en fait ainsi un accompagnateur prémoniteur du drame. Puis le grand prêtre succombera au charme de la sulfureuse Dalila au point de lui octroyer un baiser fougueux qui va bien au-delà des richesses terrestres promises pour découvrir le secret de la force de Samson... La chorégraphie d'Eugénie



# Opéra de Monte-Carlo

Andrin met subtilement en valeur les qualités intrinsèques du ballet de l'opéra de Shanghai, puissance athlétique pour les danseurs, grâce et sveltesse pour les danseuses, et très belle homogénéité du corps de ballet. L'acoustique toujours aussi capricieuse de la salle des princes du Grimaldi Forum libère difficilement les harmonies de la phalange monégasque sous la baguette de Kasuki Yamada, à moins que le souci de la maîtrise et une forme de retenue dans les crescendos ne finissent par estomper le souffle de la partition ? Les trois principaux protagonistes délivrent quant à eux des prestations de niveau très inégal. Anita Rachvelishvili est tout simplement impériale et campe une irrésistible Dalila, caressante dans « Printemps qui commence », et vertigineuse pour « Mon cœur s'ouvre à ta voix », incontestablement l'une des meilleures ou la meilleure Dalila du moment... André Heyboer tente de lui donner une réplique d'envergure mais le grand prêtre de Dagon s'il reste scéniquement très crédible subit le handicap d'une émission rocailleuse et irrégulière. Reste le cas d'Aleksandr Antonenko, le ténor Letton doté pourtant de réels moyens et d'un aïgu acéré rate complètement son opération séduction..., le timbre nasal et la ligne de chant chaotique mettent à rude épreuve les « Dalila je t'aime » ou la scène de la meule au dernier acte. Au final on retiendra, comme le public lors des saluts, la mise en scène à grand spectacle colorée et hollywoodienne, le très performant ballet de Shanghai et l'éblouissante Dalila d'Anita Rachvelishvili. **Yves Courmes.**



© Alain Hanel